

DES CHOCOLATS
POUR LE DIRECTEUR

DU MÊME AUTEUR
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

- Nouvelles 1. Œuvres complètes I* (1990)
Théâtre 1. Œuvres complètes II (1992)
Théâtre 2. Œuvres complètes III (1993)
Dessins humoristiques et satiriques 1. Œuvres complètes IV
Nouvelles 2. Œuvres complètes V (1994)
L'Amour en Crimée (poche, 1994)
Théâtre 3. Œuvres complètes VI (1996)
L'Arbre (poche, 1996)
Nouvelles et scénarios. Œuvres complètes VII (1997)
Théâtre 4. Œuvres complètes VIII (1999)
Romans 1. Œuvres complètes IX (2000)
Nouvelles 3. Œuvres complètes X (2001)
Œuvres diverses 1. Œuvres complètes XI (2003)
Le Couturier (poche, 2000)
Le Petit Mrožek illustré (2005)
Balthazar. Autobiographie (2007)
Le Mrožek de Poche. Un abécédaire inutile illustré par Chaval (2009)
Dessins (2010)
Mon cahier de français. Dessins (2012)
Journal 1962-1969 (2015)

SŁAWOMIR MROŹEK

DES CHOCOLATS
POUR LE DIRECTEUR

Traduit du polonais par Grazyna Erhard

Préface d'Éric-Emmanuel Schmitt

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Czekoladki dla prezesa*

© 1992 by Diogenes Verlag A. G., Zürich
All rights reserved

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc, 1003 Lausanne (Suisse)
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-649-8

Sommaire

Préface d'Éric-Emmanuel Schmitt.....	9
Un « alphabète ».....	13
Le beau-frère des pestiférés.....	17
L'esprit d'économie	19
Lutte contre la canicule.....	21
Les titans de la pensée.....	25
Archéologie	27
Ponctualité	29
Le petit pois.....	31
Autoportrait.....	33
Peace.....	35
Le chien.....	39
Des lactaires	45
L'ascenseur.....	49
Que les vivants ne perdent pas espoir !.....	51
La traite	53
Le cochon de l'entreprise	55
Sommeil de plomb.....	57
Controverse à propos de l'Antiquité.....	61

Affection hivernale	63
Le kamikaze	65
Une brute épaisse.....	67
Le charmeur de serpents.....	69
Identification.....	71
Des organisateurs.....	73
La morale	75
Exposition.....	77
Arrêté.....	79
L'étranger.....	81
Les mystères de l'au-delà.....	83
Victime de l'art.....	87
Hawaï.....	89
Le chêne.....	93
Mission secrète.....	95
Des chocolats pour le Directeur	99
Enquête	101
Le Python des Tatras	103
Le bal costumé	105
Le tatouage	107
Avant la saison	109
Monument à la gloire du grand poète national.....	111
Les patins à glace	115
Le chapeau.....	117
Souci d'apparat.....	119
Le client.....	123
La culture au quotidien.....	125
Les langues étrangères.....	127
Les loups	129
Le poète	131
La nomenklatura	135

Préface

« Les éléphants, eux, sont capables de boire de la vodka sans même toucher aux amuse-gueule. »

J'aime l'auteur de telles phrases, des riens qui expriment tant.

Le génie de Mrozek, c'est, enveloppé dans le rire, l'art de signifier beaucoup en disant peu.

Quel redoutable chasseur ! Il avance caché, on ne le voit pas venir, et soudain il tire sur la sottise. Jamais il ne rate sa cible.

Rusé à l'air débonnaire, il n'emprunte pas la pose du dénonciateur pour dénoncer. Au rebours des effets dramatiques auxquels nous ont habitués les intellectuels, il propose un récit bonhomme, dépourvu de critique, qui donne l'impression de consentir à tous les scandales sans les repérer. L'énormité est énoncée comme une banalité, l'horreur présentée sous la forme d'une évidence. Seuls les détails saillent. Et ces détails, loin de dissimuler l'ensemble, le révèlent. Ainsi lorsque l'entreprise du narrateur veut réaliser des économies en limitant les meubles, elle licencie le concierge pour mettre à sa place un invalide unijambiste qui occupe sa loge sans tabouret. Problème : il n'assume pas la fonction de coursier, comme le précédent. « On ne ferait tout de même pas souffrir un infirme ! » conclut le narrateur qui, comme les autres

employés, ira dorénavant lui-même à la poste pour expédier ses lettres ou ses paquets.

Mrožek écrit en creux, mais n'écrit pas creux. Il brosse un monde où la Structure – étatique, économique – a écrasé l'humain. L'Administration ne fonctionne plus au service de quoi que ce soit, elle constitue une finalité, qui se perpétue pour elle-même. Elle organise magnifiquement la fainéantise, désigne sans faillir le plus incompetent à chaque poste, et atteste mois après mois que la négligence paie. Peu importent les erreurs ! La Structure les avale, les efface, voire en profite.

Cette société broie la réflexion. Lorsqu'il se pique de philosophie, le narrateur récite des sentences de penseurs en omettant de les penser, comme il fredonnerait les paroles d'une chanson : le son sans le sens. Ensuite, il devient pacifiste par dépit, parce qu'il a confondu un réceptionniste en uniforme du Grand Hôtel avec un amiral. L'absurde l'emporte.

Certes Mrožek évoque une société précise, la Pologne pendant l'ère socialiste autoritaire, ce que l'on sent particulièrement en lisant « Le chien », ce court chef-d'œuvre, l'histoire d'un animal qui provoque la panique parce qu'on le prend pour un espion. Mais son propos dépasse son époque et éclaire la nôtre où, également, l'institution finit par défendre l'institution.

Autant que la médiocrité d'un système, Mrožek moque la médiocrité des hommes. L'une consolide l'autre. Qui a commencé ? Cela demeure aussi indécidable que pour l'œuf et la poule... Quoique la société renforce l'absurde, jamais Mrožek ne nous présente un individu qui résiste, qui se révolte, qui pense par lui-même. Pas de héros, que des soumis ! Les lâches le disputent aux égoïstes, les hypocrites aux opportunistes, les minables aux paresseux. Si Mrožek pratique l'économie dans sa narration, ses personnages bavardent, ils pérorent même, et toujours pour ne rien dire : « Je n'aurais jamais pensé que nous en arriverions là, mais désormais tout porte à croire que l'été approche de nouveau », annonce solennellement le Directeur à la fin de l'hiver. Tous les échanges, la moindre discussion, surtout dans un cadre officiel, se résument à du bruit pour rien. Dans ces abysses d'inconsistance, un seul geste libérateur : « Boire un coup ! »

En parcourant Mrožek, je découvre que *l'intelligence rend crétin*, et que *la crétinerie rend intelligent*.

L'intelligence rend crétin, car, sitôt que le raisonnement ou l'intention priment sur la réalité, l'idéologie aveugle : pour prouver l'intérêt de la traite électrique des vaches, le Directeur essaie l'appareil sur une bête, sans s'apercevoir qu'il s'agit d'un taureau ; quant au narrateur, il compte utiliser la rotation de la Terre pour voyager rien qu'en sautant en l'air.

La crétinerie rend intelligent, car les assertions idiotes du narrateur stimulent la perspicacité du lecteur, lequel s'ingéniera à conceptualiser ce qui n'est pas nommé : une arnaque, un vol, une mystification.

Pourtant, Mrožek m'amuse sans me déprimer. D'ordinaire, je l'avoue, les comiques m'égaient, mais, une fois le livre fermé ou la pièce achevée, je regrette mon rire : une grave fatigue existentielle m'atteint, m'assombrit, me démobilise. Trop rire me fait pleurer, pas de joie, de tristesse... Aristote l'expliquait bien dans *La Poétique* : la comédie montre ce qu'il y a de petit en l'homme, la tragédie ce qu'il y a de grand. La comédie amenuise, la tragédie ennoblit. Donc la tragédie exalte ma foi en l'humain tandis que la comédie le tue.

Rien de tel chez Mrožek, l'hilarité qu'il déclenche ne s'avère ni désespérante ni pathogène, mais revigorante et saine. Pourquoi ? Parce que le nerf de son art reste l'ironie, laquelle garde l'œil sur l'idéal : en raillant ce qui est, elle indique ce qui devrait être. Contrairement aux apparences, Mrožek me paraît plus amoureux que misanthrope, plus humaniste que cynique, et je ne lui ai jamais reproché de m'avoir diverti.

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT

Un « alphabète »

Un jeune homme fut engagé chez nous. Il se trouva que cette nouvelle recrue était le neveu du Directeur. C'était un garçon, somme toute, bien fait de sa personne, si ce n'était son front un peu trop bas. Mais enfin, demande-on à un front d'être aussi haut que notre palais de la Culture ? Un front peut être bas, cela ne nuit nullement au travail intellectuel. Pour preuve, le jeune homme fut tout de suite nommé chef du service des rapports.

Peu de temps après, le Directeur me fit appeler dans son bureau.

– Lisez-moi ça, dit-il en me tendant un document.

Je lus. La teneur du document était la suivante :

« Béa a un boa. »

– C'est le rapport écrit par mon neveu. Qu'en pensez-vous, cher collègue ?

– La calligraphie en est très belle, répondis-je.

– Et comment donc ! Le garçon a hérité des dons de son oncle. Mais à part ça ?

– C'est concis, on voit tout de suite qu'il possède l'esprit de synthèse.

– Bien évidemment. Tout cela, c'est grâce à l'instruction qu'il a reçue. Après sa math sup., il a brillamment terminé

son C.P. Mais ne pensez-vous pas que ce soit toutefois un peu court ?

– Peut-être un tout petit peu.

– Eh bien, chargez-vous de ce travail et tâchez de me développer un peu ça.

Je développai donc. Après développement, le rapport fut ainsi formulé :

« À l'attention de la Direction générale du Conseil central du Centre d'État des registres B.O.A.

Nous tenons à vous informer par la présente que Béa a un boa. »

– Qu'est-ce que c'est que ce B.O.A. ? Quel organisme au juste ? demanda le Directeur.

– Je ne sais pas, mais il s'en trouvera toujours un.

Et j'eus raison. Après un certain temps, la réponse suivante arriva :

« Suite à votre courrier, nous tenons à porter à votre connaissance qu'au sein du B.O.A., il a été procédé à la mise en place de la Commission aux affaires des titres de propriété et des baux relatifs aux édifices mentionnés dans votre rapport. Nous vous saurions gré de nous faire parvenir de plus amples matériaux. »

Nous enfermâmes donc à clef le neveu du Directeur pour qu'il ne fût pas dissipé. Nous lui fîmes une piqûre intraveineuse de glucose et lui administrâmes du lait d'abeille par voie orale ; il se mit au travail. Au bout de deux jours, le rapport suivant était prêt :

« Léa a un lama. »

Je le développai ainsi :

« À l'attention de la Commission aux affaires des titres de propriété et des baux auprès du B.O.A., Centre d'État des registres, Conseil central de la Direction générale.

Suite à votre réponse à notre courrier, nous tenons à vous informer que Léa a un lama. »

Peu après, une dépêche nous parvint, dont la teneur était la suivante :

« En rapport avec la conférence organisée sous les auspices du B.O.U.C., au sujet de la formation des coopératifs normatifs entre le B.O.A. et le L.A.M.A., nous vous demandons de bien vouloir nous dépêcher un délégué. »

Nous accompagnâmes le neveu à la gare. Le Directeur, tout ému, avait les larmes aux yeux, tant il était fier de son neveu. Qui aurait pu supposer que c'était la dernière fois que nous le voyions ?

Dans la capitale, sitôt arrivé, il se vit proposer un poste plus important.

Le beau-frère des pestiférés

Nous reçûmes la consigne d'organiser une réunion solennelle en l'honneur de Juliusz Słowacki, notre grand poète national. Il fallait un discours pour commencer, et une prestation artistique pour la seconde partie.

En ce qui concernait le discours, aucun problème, il suffisait de le lire. Quant à la suite du programme, il fallait réciter par cœur un long poème de Słowacki intitulé : *Le Père des pestiférés*. Ce poème décrit l'agonie de toute une famille décimée par la peste.

Comme notre Caissier était en train de purger une peine de prison, le Directeur envoya un courrier aux autorités pénitentiaires, sollicitant une autorisation de sortie pour son employé, à la condition toutefois que celui-ci apprît par cœur le poème et le récitât pendant la réunion solennelle. Les autorités étaient d'accord, mais pas le Caissier.

Ainsi, la situation se présentait fort mal. Après délibérations, nous décidâmes qu'au cours de la seconde partie de la réunion, on pourrait raconter le poème avec nos propres mots.

Le Comptable exprima quelques doutes :

– Les instructions sont claires : réciter par cœur et non pas avec ses propres mots. On risque d'avoir des ennuis avec les autorités.

– Et si on dénichait un vague parent de ces pestiférés ? Un parent a le droit d'évoquer ses proches et de raconter, même avec ses propres mots, comment cela s'est passé. Les autorités n'oseront pas toucher à un tel personnage.

– Pourtant, il résulte clairement du poème que toute la famille a péri : la mère, les fils, les filles, le grand-père, tous, quoi ! s'obstinait le Comptable.

– Et le beau-frère ? Juliusz Słowacki ne mentionne pas les beaux-frères. Un beau-frère aurait pu échapper à la mort.

– En admettant qu'il ait pu survivre, comment pourrions-nous le trouver ?

– C'était peut-être un beau-frère pas trop régulier, ce qui expliquerait que son nom ne figure nulle part. Qui pourrait nous assurer que, d'aventure, il ne se trouve pas parmi nous ?

Nous nous regardâmes mutuellement avec suspicion et sentiments comme un malaise. Heureusement, le Chef du personnel nous tira d'affaire.

– Non, parmi nous, c'est tout à fait exclu, proféra-t-il d'un ton catégorique. Pour cette mission, on désignera notre Appariteur.

Ce dernier exigea un complet noir tout neuf et un crédit ouvert à son nom à l'auberge.

– Je dois porter le deuil et j'ai bien le droit de noyer mon chagrin.

Le grand jour arriva. Le Directeur prononça son discours en lisant son papier, après quoi, le beau-frère des pestiférés monta à la tribune, tout de noir vêtu, en grand deuil. Il vacilla sur ses jambes ; un grand silence s'abattit sur l'assemblée.

Notre homme regarda le public de ses yeux rougis par une profonde tristesse. Il allait entamer son récit, mais il resta sans voix, la gorge nouée ; il fondit en larmes et quitta la salle.

Nous nous séparâmes en silence. Il convenait de respecter les sentiments d'un homme qui avait perdu toute sa famille.

L'esprit d'économie

Le camarade Directeur nous recommanda d'être économe et, pour donner le bon exemple, fit enlever une des deux chaises de son cabinet.

– Tant pis, dit-il. Je tiendrai sur une seule chaise avec ma collègue Secrétaire. Nous serons à l'étroit, mais nous ferons ainsi l'économie d'un meuble. Car le bois est devenu cher par les temps qui courent. Et de votre côté, messieurs, voyez-vous quelques économies possibles ?

Nous débattîmes, débattîmes... Hélas, aucune économie en vue. Chacun voulait vivre, quoi !...

Nous finîmes par examiner le cas de notre Coursier. On pouvait toujours le licencier et prendre à sa place un invalide unijambiste. Rien que pour les jambes, l'entreprise ferait exactement cinquante pour cent d'économies.

Malheureusement, dans notre localité, il n'y avait pas l'homme qu'il nous fallait. Des sans-dents, des sans-appendice, oui, mais pas le moindre unijambiste. Notre société est bipède, et certains marchent même à quatre pattes. En règle générale, le nombre de jambes est un chiffre pair.

Nous nous renseignâmes auprès de l'hôpital, mais aucune amputation n'était prévue malgré la formidable croissance du trafic automobile.

Nous fîmes passer l'annonce suivante dans le journal local de notre voïvodie : « Urgent. Recherchons coursier. Une seule jambe et la connaissance parlée de la langue polonaise seront exigées. » En réponse, un homme qui n'habitait pas notre localité se présenta ; il était unijambiste, certes, mais muet.

Nous passâmes donc une annonce dans la presse nationale. Deux hommes se présentèrent, chacun avec une jambe. Nous choisîmes celui dont la jambe était la plus courte. Tant qu'à faire des économies, autant les faire pour de bon.

Désormais, notre homme se tient dans sa loge de Portier et boit tranquillement son thé. Et quand il faut faire une démarche en ville, chacun sort et expédie son affaire lui-même. Comment faire autrement ? On ne ferait tout de même pas souffrir un infirme !

D'autant plus qu'en chemin on peut toujours s'arrêter pour boire un demi.

Lutte contre la canicule

Vers la fin de l'hiver, le Directeur nous convoqua pour tenir conseil.

– Messieurs ! dit-il en guise de préambule. Je n'aurais jamais pensé que nous en arriverions là, mais désormais tout porte à croire que l'été approche de nouveau. Il faut nous mobiliser, messieurs. Il s'agit, pour être concret, du problème de l'eau gazeuse.

Le Chef de service demanda au Directeur de bien vouloir apporter des précisions supplémentaires.

– Les voici, consentit le Directeur. Nous savons tous en effet, et nous l'admettons non sans autocritique, que l'an dernier, de même que les années précédentes, notre entreprise n'a pas été en mesure de produire une quantité suffisante d'eau gazeuse pour satisfaire les besoins de la population, besoins qui ne cessent de croître dans notre système socialiste. Cette année, une telle situation ne doit pas se reproduire.

– Et pourquoi pas ? demanda le Stagiaire dans son coin.

Nous le toisâmes du regard. Il piqua un fard et n'osa plus piper mot.

– Auriez-vous des propositions à soumettre ? demanda le Directeur.

– Il faudrait en finir avec les canicules, proposa le Chef de service.

– Moi, j’adresserais plutôt un appel à la société pour qu’elle ne consomme plus d’eau pendant la canicule. À peine les mois de juillet et d’août commencent-ils que des éléments irresponsables se ruent sur l’eau gazeuse. Et juste au moment où il y a la pénurie ! Non, c’est vraiment manquer de civisme ! Et j’y verrais même un petit relent de sabotage, s’indigna le Comptable.

– Messieurs, messieurs ! Là n’est pas le cœur du problème, déclara le Directeur. L’eau gazeuse, à proprement parler, c’est quoi ? C’est de l’eau plus des bulles. Or, de l’eau, messieurs, nous en avons en abondance dans notre pays ; il n’y a que les bulles qui nous donnent du souci. Donc, si nous parvenions à préparer d’avance les réserves voulues de bulles, il suffirait de les introduire dans l’eau en temps utile, et tout le pays aurait de quoi boire.

– Voilà une idée géniale ! s’exclama le Comptable. Seulement, il faudrait être sûr que les bulles ne s’altèrent pas. Si nous mettions sur le marché des bulles avariées, nous risquerions d’avoir à en répondre.

– Remarque pertinente, apprécia le Directeur. Mais, dites-moi, et le personnel ? Il faut dès maintenant former des cadres compétents. Messieurs, nous allons agrandir notre entreprise ! Il y aura de nouveaux postes, des suppléments de salaire et des primes de disponibilité. Je vous invite tous, enfants fidèles de notre institution, à vous porter candidats à ces nouveaux postes. Unissons nos forces dans la lutte pour l’eau gazeuse ! Je vous préviens, il s’agira de postes de combat.

Un fol enthousiasme nous gagna. À l’unanimité, nous choisîmes le Directeur comme chef de notre groupe d’assaut. Le Comptable devint maréchal des logis, le Chef de service fut chargé d’encadrer les arrières et, quant à moi, je fus nommé chef de l’hôpital de campagne. Après quoi, chacun de nous encaissa dûment son avance sur salaire.

Il restait encore à changer le nom de l’entreprise. Celui qui avait eu cours jusqu’alors – *Fabrique d’eau gazeuse d’État* – ne correspondait plus aux nouveaux objectifs. Je proposai le nom de *Polbulle*, cela en prévision de l’exportation. Mais nous nous mîmes finalement d’accord sur *Centralbulle*, compte tenu de la taille, désormais gigantesque, de l’entreprise.

Nous décrivîmes le projet dans les moindres détails et le soumîmes aux Instances supérieures pour approbation. Dans l'attente de la réponse, nous ne perdîmes pas de temps. Les normes de mise en bulles furent définies ainsi que des slogans destinés à la population : « Vous fournissez l'eau et nous les bulles, et pschitt ! adieu la canicule », « Quand le soleil vous fait outrage, *Centralbulle* vous soulage » et quelques autres encore du même acabit.

Malheureusement, la réponse des Instances supérieures fut négative : l'industrie lourde a priorité sur l'industrie légère, c'est en ces termes que le motif du refus nous fut notifié.

Certes, il était difficile de ne pas leur donner raison. Combien peuvent peser les bulles pour fabriquer de l'eau gazeuse ? Vraiment, pas beaucoup.

Nous ne nous décourageâmes pas pour autant et nous nous reconvertîmes sur-le-champ dans la fabrication de grenaille frigorifique. Dix décagrammes de bonne grenaille de plomb pour un verre d'eau. Après tout, l'eau avec de la grenaille, ça rafraîchit aussi.

Les titans de la pensée

Hélas ! Ni mes collègues ni mes autorités de tutelle ne me tenaient pour un homme éminent. Je décidai donc d'inventer un système philosophique ou une pensée nouvelle et de faire étalage de ma science au bureau pour montrer à tous de quoi j'étais capable. Néanmoins, rien ne me venait à l'esprit en dehors de : « La vie n'est pas un conte de fée-llation », « Paroles-paroles, sers-nous un petit coup de gnôle » et « Hé, la Marie, sors ton mouchoir, car à l'armée, je pars ce soir ».

Le monde avait quand même de grands penseurs, des philosophes et des poètes dont les œuvres auraient pu m'inspirer. J'allai donc voir l'instituteur du coin pour lui demander quelques informations à ce sujet.

– Hum..., fit-il. Il y a eu, par exemple, Goethe.

– Va pour Goethe ! Qu'a-t-il fait de méritoire, ce Goethe ?

– Goethe a dit : « Plus de lumière ! » Et il est respecté jusqu'à nos jours.

– Bon, si vous vous portez garant de...

Le lendemain justement, une réunion de travail se tenait au bureau. Le Directeur prononça une allocution, puis il demanda aux personnes réunies :

– Messieurs, avez-vous quelques motions à me soumettre ?

Je me levai et dis :

– Plus de lumière !

– Quoi, vous voudriez insinuer que je ne m’exprime pas clairement ?

Et le visage du Directeur devint cramoisi ; il en tira ensuite les conclusions qui lui semblaient s’imposer.

Je retournai voir l’instituteur pour lui faire des reproches.

– Vous avez dû tout mélanger à propos de votre Goethe. Ça n’a pas du tout marché.

– Bon, dans ce cas-là, essayons Galilée : « Et pourtant elle tourne. »

Cette fois-ci, cela rata encore davantage. Le Directeur me menaça qu’il m’en coûterait beaucoup si je continuais à préférer de telles calomnies.

– Remontons donc jusqu’à l’Antiquité, conseilla mon mentor. Essayez cette phrase de Socrate : « Je sais que je ne sais rien. »

– D’accord, mais s’il sait qu’il ne sait rien, alors il devrait savoir que s’il sait qu’il ne sait rien, il ne sait pas non plus qu’il ne sait rien. Le Directeur ne s’y laissera pas prendre.

– Ne vous tracassez pas ! Socrate est une valeur sûre.

Le lendemain, je demandai une audience auprès du Directeur.

– Je sais que je ne sais rien, débitai-je d’emblée.

– Ah ! Voilà qui me fait plaisir, cher collègue. Nous allons présenter votre candidature pour l’attribution de la prime annuelle.

Socrate ! En voilà un qui avait de la jugeote !

Archéologie

L'Appariteur fit irruption dans notre bureau en criant qu'il venait de découvrir une forme humaine sous une pile de dossiers. Nous nous précipitâmes tous pour voir. En effet, une jambe de pantalon sortait de dessous un monceau de papiers recouverts d'une épaisse couche de poussière. Nous nous mîmes au travail et, un moment plus tard, nous dégagâmes un homme d'un âge indéfini, habillé assez convenablement et qui avait sous son bras une serviette de cuir. Il ne donnait aucun signe de vie.

– N'y touchez pas ! s'écria le Directeur. Il faut en informer la Commission archéologique. Qui sait ? Peut-être remonte-t-il à l'époque où régnait la dynastie des Piast ?

– Voilà qui tomberait à pic pour célébrer le millénaire de notre pays, fit remarquer le Chef de service.

– Il est extraordinairement bien conservé, ajouta le Comptable. On dirait un vivant ! Apparemment, le papier conserve très bien.

– Nom de Dieu ! Il bouge ! cria le Conseiller.

Sous l'effet de l'air frais, l'homme dégagé par nos fouilles venait de reprendre connaissance et avait ouvert les yeux.

– Sauve qui peut ! s'écria le Chef de service.

Trop tard, la momie avait déjà plongé la main dans sa serviette.

– Il me semble que j’ai déjà vu cet homme-là quelque part, dit l’Appariteur. Ah oui, je me souviens, c’était du temps de ma jeunesse. Oui, oui, je me rappelle bien, il se tenait toujours dans ce coin-là à attendre la signature de quelque papier. Il attendait et attendait, et à la fin, il a dû se retrouver enseveli.

– Hum..., balbutia le Directeur, hésitant. Je me suis trompé. Ces fouilles, du point de vue archéologique, ne présentent aucun intérêt.

Nous nous regardâmes d’un air entendu, puis nous recouvrîmes le bonhomme avec empressement. Il bougeait encore un peu, alors nous rajoutâmes des papiers par-dessus, avant de tout tasser soigneusement avec les pieds. Après quoi, chacun regagna son poste de travail.

Peut-être aurait-il un jour une valeur historique ? Pour le moment, il n’avait qu’à attendre un peu.

Ponctualité

– Messieurs ! déclara le camarade Directeur. Je constate que nous ne sommes pas ponctuels. Il faudrait mettre fin à cet état de fait. J’aimerais savoir quelles sont vos propositions à ce sujet.

Nous organisâmes une réunion pour débattre des propositions à faire et adoptâmes une motion pour l’organisation d’une réunion avec, à l’ordre du jour, la lutte contre le manque de ponctualité.

Nous organisâmes cette seconde réunion portant sur la lutte contre le manque de ponctualité et décidâmes, par motion, de ne plus arriver en retard.

Une atmosphère d’enthousiasme régnait dans la salle.

– Ne pas arriver en retard, voilà qui est trop peu ! clama le Chef de service. Personnellement, je m’engage à être au bureau dès huit heures moins le quart !

Sa déclaration fut accueillie par une tempête d’applaudissements. Mais voilà que le Comptable se leva à son tour et annonça :

– Nous sommes fiers de l’attitude dont fait preuve notre collègue, le Chef de service, attitude réellement digne d’un bon fonctionnaire. Mais ne serions-nous pas capables d’en faire plus ? Allons, prenons tous l’engagement – et que Dieu m’en soit témoin ! – d’arriver au bureau à sept heures quinze !